

Petite revue de philosophie

La contribution de Sapir à l'étude du langage

Gilles Bibeau

Volume 7, numéro 2, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104221ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104221ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bibeau, G. (1986). La contribution de Sapir à l'étude du langage. *Petite revue de philosophie*, 7(2), 5–16. <https://doi.org/10.7202/1104221ar>

1. La contribution de Sapir à l'étude du langage

Gilles Bibeau

*Professeur à la Faculté des sciences de
l'éducation
de l'Université de Montréal*

Malgré le fait que j'avais acheté, durant mes études, deux livres contenant des œuvres de Sapir, je ne m'étais pas rendu compte à quel point il avait influencé mes professeurs et surtout mon premier maître de linguistique, Jean-Paul Vinay. Cette influence n'était pas toujours directe, elle passait parfois par Troubetzkoy et Martinet, mais je me rends compte aujourd'hui, en relisant l'auteur dans le texte, que sa pensée, ses exemples en langues amérindiennes, sa méthode d'analyse et sa typologie structurale inspiraient les enseignements que je recevais.

J'ai à mon tour transmis plusieurs de ces éléments à des élèves qui ne savent sans doute pas la dette qu'ils ont contractée à l'égard de ce linguiste anthropologue, doublé d'un critique musical, écrivain et psychologue. Il a vraisemblablement eu des contacts précis avec les œuvres de Freud, d'Adler et de Jung, sans compter la plupart des anthropologues et linguistes de son temps et antérieurs à lui, comme von Humbolt, par exemple.

C'est en effet à Edward Sapir que la linguistique moderne doit en bonne part ce que l'on appelle la linguistique fonctionnelle. Et Martinet, le principal artisan avec Troubetzkoy et Hjelmslev de cette méthode d'analyse, ne cache pas ses sources en faisant même l'éloge de Sapir (*Langue et fonction*, 1969, p. 84) surtout à propos de sa typologie universelle des langues.

Dès 1921, dans le seul livre qu'il a publié, *Language*, Sapir insiste longuement sur la différence fondamentale entre la forme des sons du langage et de ses unités lexicales et grammaticales et leur fonction. Pour lui, l'objet principal de la linguistique est la forme, mais le critère d'analyse est la fonction. Chez lui sont présentes les notions de systèmes (Patterns), d'oppositions phonologiques, de structure, de variations combinatoires, de trait pertinent, de signification fonctionnelle, de synchronie-diachronie, de langue-parole, de discontinuité, de traits phonétiques distinctifs, notions et appellations encore largement utilisées en phonologie et en linguistique.

Il faut peut-être résister à la tentation de juger l'œuvre de Sapir à partir des méthodes et des critères actuels de la linguistique. Sa réflexion sur le langage se situe au début du siècle, en même temps que la naissance de la linguistique structurale, au moment où la linguistique historique et comparative s'essoufle et où la phonétique dure prend le dessus. Mounin signale, dans sa *Linguistique du XX^e siècle*, que Sapir est l'un des principaux témoins américains du grand tournant que la linguistique a connu entre 1900 et 1930. Il dit également que son livre *Language* est l'une des grandes introductions à l'étude du langage. Il demeure encore aujourd'hui un ouvrage que tout linguiste et tout spécialiste des autres sciences humaines ne peut se priver de lire (ou de relire): s'il n'est pas la meilleure introduction à la linguistique descriptive comme discipline scientifique parce qu'il situe toujours l'étude du langage à un niveau très général, il constitue l'une des meilleures

introductions à l'étude du phénomène langagier pris dans son ensemble ou, comme le disait la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, au moment de sa parution en français, en 1953, «l'un des ouvrages les plus originaux et les plus pénétrants qui aient été consacrés à la théorie générale du langage». Dépouillé de l'artifice scientifique ou du jargon technique, il nous conduit à l'observation intelligente des différents aspects du langage humain. Il aborde, dès 1921, des questions qui ne seront étudiées plus en profondeur que beaucoup plus tard, comme les effets des contacts interlinguaux, les interférences linguistiques, les rapports entre la linguistique, les arts et la littérature, la distinction entre les caractéristiques culturelles et sociales et les caractéristiques linguistiques. Une phrase comme celle-ci, par exemple, pourrait se trouver dans les travaux les plus modernes de la neurologie linguistique:

L'impulsion qui fait parler (les humains) prend d'abord naissance dans le domaine des images auditives et est ensuite transmise aux nerfs moteurs qui commandent les organes de la parole (*Le Langage*, p. 21).

Dans son article le plus connu «La réalité psychologique des phonèmes» publié originellement en français, sous ce titre, en 1933, il reprend de façon systématique la discussion de l'opposition qui existe entre la phonétique (étude physiologique des sons) et la phonologie (étude psychologique des sons). Dans les termes de l'auteur, cette opposition est celle qui existe entre ce que le locuteur dit et ce qu'il veut dire ou pense dire ou encore entre la réalité sonore analysable et la représentation mentale que l'individu s'en fait dans le réseau d'oppositions phonologiques. Son insistance sur cette distinction est certainement une réaction à l'école mécaniste, physiologiste, phonétique qui s'est développée avec tant de succès entre 1850 et 1930 et qui postulait qu'il n'y avait pas d'autre analyse des sons de la langue que l'analyse «scientifique» au sens étroit du terme, c'est-à-dire instrumentale. La position de Sapir

dans cet article est très probablement aussi une réaction au changement d'attitude de son célèbre contemporain Bloomfield qui, dans la première version de son livre *Language*, parue en 1914 sous le titre *Introduction to the Study of Language*, avait adopté une position psychologiste sous l'influence avouée de Wilhelm Wundt, mais avait modifié sa position dans la version révisée de 1933, adoptant alors la position structuraliste étroite, qui sortait pour ainsi dire la sémantique du champ de la linguistique.

Il serait aberrant de dire que Sapir n'est pas un formaliste et qu'il n'accorde pas d'importance à l'étude indépendante de la forme parce qu'il se réfère constamment à la représentation mentale: au contraire, il ne cesse d'insister sur la nécessité de bien identifier la forme et de montrer qu'une même forme peut avoir plusieurs fonctions et que plusieurs formes peuvent occuper une même fonction. C'est même là, pour lui, le défi du linguiste d'apparier les formes aux fonctions, en insistant même, comme l'a fait Bloomfield, sur la relative indépendance de chacune, dans le sens que les formes ont leurs propres règles et les fonctions sont variables. On pourrait mieux situer la différence entre les deux linguistes en disant que là où Bloomfield recherche des critères strictement formels pour distinguer les unités linguistiques, en excluant les variations sémantiques qui n'ont pas de correspondance formelle, Sapir se montre moins tâtilon et ne refuse pas de reconnaître comme un problème linguistique l'existence de concepts ou de signifiés qui ne correspondent pas un à un à des signifiants, qu'ils soient morphologiques, phonologiques ou syntaxiques.

Sapir a une préoccupation que nous appellerions aujourd'hui écologique ou intégrative. Il s'intéresse moins à ce qui définit la linguistique comme science qu'aux relations nécessaires entre la linguistique et les autres sciences humaines (sociologie, ethnologie, philosophie, psychologie) et entre la linguistique et les

sciences de la nature (biologie et physique) et prend le temps de rédiger un article à ce sujet («Place de la linguistique parmi les sciences», 1929). Il s'intéresse également aux rapports étroits entre la langue et la société, entre la langue et la réalité physique, entre la langue et la littérature, la langue et les formes d'art, la langue et la culture. On peut d'ailleurs constater que ses travaux sur la culture et la psychologie sociale sont aussi nombreux que ceux sur la linguistique. En vérité, Sapir est un chaînon important de la chaîne qui unit Boas, Margaret Mead, Bateson, Goffman, E.T. Hall et Birdwhistel, chaîne qui a développé la recherche anthropologique, philosophique et psychiatrique et a entretenu jusqu'à nos jours un mouvement très important de pensée sur le caractère systémique des éléments culturels dans les sociétés. Encore aujourd'hui, la lecture des articles de Sapir sur la linguistique générale et sur la communication pourraient inspirer plus d'un philosophe du langage et plus d'un pédagogue de la communication. Je cite pour preuve cet extrait d'un article, intitulé lui aussi «Language», publié en 1933 (*Selected Writings*, Mandelbaum, p. 15; traduction J.-E. Boltanski, *Linguistique*, p. 40).

Il est difficile de voir nettement les fonctions du langage, parce qu'il est si profondément enraciné dans l'ensemble de l'activité humaine que les aspects fonctionnels de notre comportement conscient où il ne joue aucun rôle sont sans doute fort rares. On dit généralement que la communication est la fonction primaire du langage. Ce point n'est guère discutable à condition, cependant, de garder présent à l'esprit qu'une communication effective peut s'établir sans recours à la parole proprement dite et que, d'autre part, le langage joue un rôle important dans ses situations qui semblent ne rien avoir à faire avec les problèmes de la communication. Dire que la pensée, qui n'est guère possible sous une forme soutenue sans l'organisation symbolique fournie par le langage, est la forme de communication dans laquelle celui qui parle et celui à qui l'on parle se confondent en une seule personne, c'est tomber dans un cercle. L'usage autistique que les enfants font du langage semble montrer qu'on a

trop mis l'accent sur la fonction de pure communication. Il est préférable d'admettre que le langage est avant tout une actualisation vocale de la tendance à voir la réalité de façon symbolique et que c'est précisément cette qualité qui en fait un instrument propre à la communication, instrument que les échanges et les relations résultant de la vie en société ont compliqué et raffiné jusqu'à lui donner la forme que nous lui connaissons aujourd'hui.

Outre les fonctions très générales dont s'acquitte le langage dans les domaines de la pensée, de la communication et de l'expression et qui sont contenues implicitement dans sa nature elle-même, il faut signaler certaines fonctions secondaires qui présentent un intérêt particulier pour ceux qui sont tournés vers l'étude des sciences sociales.

Le langage est un puissant instrument de socialisation, sans doute le plus puissant de tous. Par là, nous ne voulons pas dire seulement que de véritables relations sociales ne sauraient exister si le langage lui-même n'existait pas (ce qui est parfaitement évident), mais que le simple fait de posséder une langue en commun constitue un symbole particulièrement puissant de la solidarité sociale qui unit les individus locuteurs de cette langue. [...]

Le rôle joué par le langage dans l'accumulation culturelle et la transmission historique est évident et important. [...]

Si le langage est une force de socialisation et d'uniformisation, il est aussi le plus puissant des facteurs qui contribuent au développement de l'individualité. [...] La facilité avec laquelle les mots répondent aux exigences de l'environnement social et, en particulier, l'aptitude à adapter son langage aux habitudes linguistiques des personnes auxquelles on s'adresse, autant de signes complexes révélateurs de la personnalité.

Les phrases suivantes tirées de son livre *Language* (traduction, *Le Langage*, p. 19-20) pourraient bien faire l'objet d'un nouveau colloque:

L'idée chère à bien des gens selon laquelle ils peuvent penser et même raisonner sans langage est une illusion.

L'illusion semble due à de nombreux facteurs: le plus simple de ces facteurs est que nous sommes incapables de faire une distinction entre l'image et la pensée.

[...] La pensée la plus intangible peut fort bien n'être que la contrepartie consciente d'un symbolisme linguistique inconscient...

ou encore (*ibid*, p. 26):

Les idées populaires, quant à l'extrême pauvreté d'expression des langues primitives, sont de vulgaires fables.

[...]

Le moins évolué des Bochimans sud-africains s'exprime en formes d'une grande richesse d'expression qui dans leur essence, peuvent parfaitement se comparer à la langue d'un Français cultivé...

Voilà de quoi relancer la querelle du joul et celle du semi-linguisme qui s'est fait jour en Suède récemment (Skutnabb-Kangas et Toukomaa, 1976) et qui est allègrement entretenue (Cummins, 1981) parce qu'elle constitue une réaction facile à la diversité linguistique. L'auteur de *Language* nous met justement en garde contre des vues restrictives sur les possibilités langagières des communautés et des individus.

Ce qui ne cesse d'impressionner chez cet ethnologue c'est sa culture et sa profondeur de réflexion. Il met son lecteur constamment en garde contre les conclusions hâtives, contre les interprétations excessives et multiplie les exemples et les illustrations dans des langues exotiques dont on peut soupçonner qu'il en a étudié une bonne trentaine, sinon davantage. C'est cette culture qui l'amène à traiter de façon nouvelle les méthodes de classification universelle des langues du monde et à en refaire la typologie. Sa contribution dans ce domaine est celle de briser la théorie trop explicitement génétique et de la remplacer par une théorie structurale, ce qui a pour effet de permettre le classement de nombreuses langues dont on ne connaît pas l'histoire

et le rattachement à une famille particulière, comme les langues africaines et surtout les langues amérindiennes, et de refaire le classement de certaines langues, comme le thibétain (classé comme langue infléchie et reclassée comme langue fusionnante). En fait, ce qu'affirme fortement Sapir, c'est que la génétique ou le lien historique est une chose, mais le comportement formel est une autre chose.

Il établit trois critères distincts de classification qui ne se réfèrent pas à la généalogie simple:

1) le degré relatif de synthèse ou de complexité des mots de la langue (mode de composition), par lequel on classe les langues selon qu'elles sont *analytiques* (chinois, siamois, éwé, birman, thibétain, cambodgien...), *faiblement synthétiques* (anglais, français, espagnol, allemand...), *synthétiques* (arabe, sanskrit, grec, latin...) *polysynthétiques* (esquimaux, algonquins...);

2) le degré de cohésion ou de fusion entre les différentes parties d'un mot (mode de dérivation), par lequel on regroupe les langues sous les types *isolant* (altaïque, turc, finnois, bantou, basque...), *agglutinant* ou accumulant des affixes (chinois, éwé, polynésien...) et *fusionnant* ou infléchi (cambodgien, français, allemand, algonquin, anglais, latin, grec...);

3) la mesure dans laquelle les concepts relationnels fondamentaux du langage sont directement exprimés à travers les rapports syntaxiques qui peuvent être simples ou complexes, purs ou «mêlés».

C'est ainsi qu'il peut rapprocher des langues géographiquement et historiquement éloignées et séparer des langues historiquement liées. «Il semblerait presque que les traits linguistiques qui sont facilement concevables comme indépendants les uns des autres, qui semblent bien n'avoir aucune parenté en théorie, ont néanmoins une tendance commune à se soumettre de la même façon à une force profonde qui les pousse vers

une forme donnée et domine leur évolution» (*Le langage*, p. 140).

Ce qu'affirme également Sapir, c'est que la génétique ou le lien historique est une chose, mais l'évolution est une autre chose: une langue classée comme descendant d'une famille dite synthétique, par exemple le français du latin, n'en est pas moins beaucoup plus analytique que son ancêtre parce qu'elle a évolué dans une nouvelle direction. Cette observation le conduit à nuancer de façon beaucoup plus grande l'appartenance de telle langue à telle classe de langue et à définir plusieurs critères de classement qui se superposent et de dire, par exemple, que le français est une langue plutôt analytique (bien que faiblement synthétique), et à rapports syntaxiques mêlés (sans ordre très rigide).

Un des gestes très importants de Sapir, en ce début de siècle américain où les préjugés raciaux et ethniques connaissaient une grande force, a été la démonstration qu'il n'existe pas de corrélation entre la race, les mœurs et la langue. Son insistance sur les fondements essentiellement sociaux du langage illustre bien sa méthode ethnographique et son souci de démêler les concepts, sans pour autant abandonner l'histoire et les spécificités de chacune des langues. Et en cela, il se distingue de plusieurs intellectuels de son époque. Quant à sa position sur le déterminisme linguistique, souvent formulée sous le titre d'hypothèse Whorf-Sapir, elle a vraisemblablement été exagérée et repose sur ce qu'on pourrait appeler des ambiguïtés d'expression, comme cette phrase: «Le langage est un guide de la réalité sociale» ou encore sur le concept d'intériorité des symboles représentés par les formes, concept resté vague malgré sa répétition et malgré un article entier sur le symbolisme.

Son intérêt pour la création d'une langue artificielle universelle n'était-il pas plus pédagogique que philosophique et ne visait-il pas justement à mettre en valeur l'idée et l'attitude du détachement ethnique?

Mais à défaut de documents ou de témoignages plus précis, nos interprétations à ce sujet resteront des interprétations post factum sans grand intérêt épistémologique.

Pour résumer, la contribution de Sapir à la linguistique me paraît se situer à trois niveaux principaux:

1) D'abord en linguistique générale.

Au total, Sapir a écrit beaucoup plus de lignes dans ce domaine qu'en tout autre, y compris la phonologie, et a pratiquement abordé toutes les questions fondamentales à propos du langage: sa longue recherche d'une typologie universelle des langues et le soin qu'il apporte au fait de ne pas sortir la langue de son milieu social pour l'analyser ne laissent aucun doute à cet effet.

2) En second lieu, dans le domaine des langues amérindiennes.

Mais là, il est possible de se laisser leurrer par les apparences: en fait, Sapir n'a pas publié, à ma connaissance, de description un peu élaborée d'une langue ou d'une autre, bien qu'il ait abondamment parsemé ses textes d'exemples amérindiens et africains. En fait, les exemples amérindiens servent à étoffer l'étude de questions plus générales, à illustrer un phénomène, à contraster avec les langues européennes, à élargir la perspective: on constate par ailleurs que les exemples utilisés manifestent à n'en pas douter une compréhension qui paraît profonde au moins des structures générales des langues amérindiennes. Son contact avec elles lui aura permis d'atteindre un niveau remarquable de détachement par rapport à l'anglais et une attitude universaliste dans l'analyse linguistique. Ce qui est à n'en pas douter le début de la science.

3) *Enfin en phonologie.*

C'est sans doute là la contribution la plus forte de Sapir au titre de l'originalité et de la puissance d'analyse. Je dis cela, car même dans ses articles portant sur des éléments anthropologiques, il discute phonologie! Bien qu'il n'ait pas réussi à clarifier autant que Martinet l'a fait plus tard les sources de l'évolution des systèmes phonologiques, il a su dégager les rapports nécessaires entre forme et fonction et à en tirer l'idée structuraliste d'indépendance relative des deux et à mettre au point les critères d'analyse pour les distinguer.

Vraisemblablement influencé par le structuralisme psychologique allemand de la fin du XIX^e siècle, mais aussi préoccupé par la résonance sociale des formes, il dessine les jalons d'un fonctionnalisme linguistique qui survivra aux États-Unis mais surtout dans le sillon de l'anthropologie et de l'ethnologie linguistique. Chapeau Sapir!

Références bibliographiques

- CUMMINS, J., «The Role of Primary Language Development in Promoting Educational Success for Language Minority Students», in *Schooling and Language Minority Students: a Theoretical Framework*. Sacramento, California, Office of Bilingual Bicultural Education, 1981.
- MANDELBAUM, D., *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture and Personality* (45 articles divers), University Press of California, 1949. Parus en français aux Éditions de Minuit (Boltansky éd.) sous les titres: *Anthropologie 1, Culture et Personnalité; Anthropologie 2, Culture; Linguistique*.
- MOUNIN, G., *La Linguistique du XX^e siècle*, Paris, P.U.F., 1972.
- SAPIR, E., *Language*, New York, Harcourt & Brace, 1921. Trad. française: Paris, Payot, 1953.
- SAPIR, E., «Sound Patterns in Language», in *Language*, I, 1925.
- SAPIR, E., «La réalité psychologique des phonèmes», in *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1933.
- SKUTNABB-KANGAS, T., et TOUKOMAA, P., *Teaching Migrant Children's Mother Tongue and Learning the Language of the Host Country in the Context of the Socio-Cultural Situation of the Migrant Family*. Research Report n° 19, University of Tampere, 1976.